



REPORTAGE AIR

Le journal du festival

n°3

Samedi
12 mai
2018

CE SOIR AU MANÈGE

LOÏC LANTOINE AND THE VERY BIG...ORCHESTRA : EXPLOSIFS !

On n'essaiera pas de ranger Loïc Lantoiné dans une case, parce que ça relève de l'impossible. Mais comme c'est un peu notre métier, il faudrait quand même qu'on essaie de vous expliquer à quoi vous attendre ce soir au Manège.

On vous dirait alors que Loïc Lantoiné, c'est un chanteur, ou bien un poète, ou encore un conteur, et même que c'est tout ça à la fois. Mais il ne faudrait pas oublier d'ajouter que c'est une bête de scène. On ne devrait pas manquer non plus d'évoquer sa voix rocailleuse, reconnaissable entre toutes, et sa façon de dire ses textes en goûtant chaque mot, à la manière d'un Brel.

En ce qui concerne le Very Big Experimental Toubirifi Orchestra – c'est long à dire, mais

c'est qu'ils sont beaucoup ! – on vous le définirait comme un orchestre rutilant de dix-huit musiciens à l'excentricité délicate, capable de jouer tous les styles de musique, du jazz au rock en passant par la pop. Il fallait bien une troupe aussi virtuose que déjantée pour parvenir à suivre Loïc Lantoiné dans tous ses délires. Sa rencontre avec Grégoire Gense, alors directeur artistique du VBETO et grand admirateur du troubadour, a fait exploser tous les standards du spectacle. Après la disparition de leur leader en 2016, les membres du Toubirifi ont décidé de continuer à jouer en sa mémoire avec Loïc Lantoiné.

Le spectacle nous livrera des chansons de Loïc Lantoiné revisitées par les musiciens, ainsi que des chansons écrites et composées avec une cer-

taine tendresse par les dix-neuf « décalés tout l'temps », en osmose.

Ce soir, c'est sûr, le Manège entier et les cœurs et les corps qu'il abritera trembleront au son des cuivres ardents du Toubirifi et des mots emplis d'humanité de Loïc Lantoiné.

Violette Dubreuil



PRINCESSE LEÏLA, L'HÉRITIÈRE

Il faudra se méfier des apparences ce soir au Manège. Derrière sa fragilité, sa frêle silhouette et sa voix enfantine, Leïla Huissoud joue dans la cour des grandes.

Malgré son très jeune âge, la chanteuse a déjà fait ses classes. De la rue au plateau de *The Voice*, son projet artistique s'est affirmé. De la « chanson française » assumée. Les testaments et les successions peuvent faire polémique. Aucun problème d'héritage pour Leïla qui revendique son enfance bercée aux Brassens, Barbara et son admiration pour Alexis HK à qui elle consacre même une chanson. Amoureuse des mots et des textes ciselés, ses chansons sont des confessions, des sel-



Geoffrey Saint-Joanis

fies de sa vie, des Polaroids d'adulte naissante. Insensible aux chants électro-pop des sirènes musicales actuelles, la jeune chanteuse nage à contre-courant et habille ses textes d'arrangements épurés. Cette sobriété se retrouve sur

scène, accompagnée de Kévin Fauchet, son complice multi-instrumentiste avec qui elle a enregistré un album live *L'ombre*. De l'ombre aux projecteurs du Manège il n'y a qu'un pas. À suivre...

Thibaud Moronvalle

HIER SOIR AU MANÈGE

CHASSEUR DE BLUES

Dans sa folle échappée entre Montreuil et Memphis, Sanseverino, caméléon musical, s'est arrêté hier soir au Manège. Un beau bordel !

Les spectateurs des premiers rangs observent sagement le décor fait de parapluies. Sont-ils accrochés juste pour faire beau ?

Trois musiciens entrent en scène. Batterie, orgue Hammond, harmonica, les ingrédients sont là. Nous voilà instantanément transportés à la Nouvelle-Orléans. Ceux qui pensaient assister à un concert de swing et de jazz manouche en seront pour leurs frais car déjà déboule l'animal. Il tourne, vire, bouscule le micro tel un taureau entrant dans l'arène. Il commence par la fin, la sienne, et nous parle de son enterrement. Un enterrement de première classe bien sûr, un « dernier barbecue ». Comment serait-il mort ? La tête arrachée par la patte d'un grizzly peut-être ? L'occasion pour Sanseverino de mettre

un premier coup de griffe. Ce sont les chasseurs qui deviennent la cible. À rebrousse-poil, il réveille son auditoire, utilisant la technique de l'électrochoc. Il provoque, harangue. De toutes façons, « il ne fait pas ça pour être connu, ni pour partager des selfies dans la rue », et ce sont maintenant les photographes qui en prennent plein les dents. Jugeant ce public de « festival intégriste de chanson française » trop mou à son goût, il lui ordonne de se lever, car un concert se vit debout. Les spectateurs, au départ un peu groggy le suivent et prennent maintenant plaisir à se faire bousculer. C'est parti pour des histoires de mitard, de bagnards, de cyclistes, d'astronautes. Des personnages comme lui : bruts, bourrus mais attachants. L'excellent trio qui l'accompagne assure une base solide qui lui permet des digressions guitaristiques et des coups de folies. Sanseverino se délecte de faire chanter le public. Tout le monde se surprend à repren-



Bande de bluseux !

Marylène Eytier

dre en cœur l'histoire d'un homme rôti avec sa propre jambe de bois ! Nous sommes plongés dans le New-Berry, contrée imaginaire à mi-chemin (comme le bonhomme) entre Chicago, la Louisiane et le Mississippi. La batterie rythme notre voyage, l'harmonica et l'orgue nous transportent.

L'ambiance est chaude, le son est gras. « *Elegantman* » ne fait pas dans la finesse. Nous

l'imaginons Django Reinhardt, nous le découvrons Django Edwards. Outrancier, il fait dans le rote&roll, et ne crache pas que son venin... Les parapluies n'étaient donc pas là que pour faire beau ! Lui ne veut pas aller à Lafayette mais « tout le monde se presse, tout le monde se presse » pour monter avec lui sur scène. Un final en big « bande ».

Thibaud Moronvalle

ONDES SENSUELLES

Derrière le nom d'Achille se cache la gracieuse et délicate Donia Berriri, accompagnée par le multi-instrumentiste Thomas Caillou.

Il fallait lâcher prise hier pour plonger dans l'univers d'Achille et se laisser guider vers d'autres voies musicales. Certains ont été dérouterés, d'autres envoûtés par ce choix de programmation audacieux. Ce n'était pas le premier passage de Donia Berriri qui était connue des spectateurs en accompagnatrice de nombreuses artistes de la nouvelle scène : Camélia Jordana, Raphaële Lannadère, Katel... Mais cette fois elle venait en son nom d'artiste pour sortir de sa chrysalide.

Avec Achille, Donia s'émancipe de sa famille musicale pour proposer un répertoire à la croisée des bases classiques et de ses images poétiques. Pour comprendre l'origine de ce nom de scène, il faut resou-

dre les treize indices cachés dans son titre « *Achille* » : arabesques, préludes, arpèges... Achille est en fait le premier prénom de Claude Debussy. De formation classique, elle se passionne pour les luxuriantes harmonies de l'artiste, et cela s'entend dans ses compositions.

La voix se fait de velours, les claviers produisent des lignes entêtantes aux airs de Trip-Hop. À peine le temps de l'imaginer en Björk francophone qu'Achille s'amuse à brouiller les pistes. La voix prend des couleurs orientales, et nos sens s'éveillent grâce au « *Parfum des figuiers* ».

Le jeu des lumières accompagne parfaitement ce voyage qui devient « interstellaire », tout comme la tendre complicité avec Thomas Caillou qui sait discrètement souligner de ses accords et percussions les notes suspendues. On se plaît alors à imaginer ce concert joué dans des lieux insolites

pour donner encore plus d'ampleur à ces rêveries musicales. Ses textes sibyllins séduisent ou perdent, mais tous s'accordent à reconnaître la qualité littéraire de ses poèmes chantés. Ces derniers ont d'ailleurs trouvé leur place à la Comédie Française qui a

salué l'écriture d'Achille et lu ses recueils en 2016. Une chose est sûre, il était courageux de programmer Achille en ouverture de Sanseverino, de brouiller les pistes et de décloisonner les univers musicaux.

Frédéric Sallé



Conteuse astrale

Marylène Eytier

Éditorial

UNE AFFAIRE DE TEMPS

Cette année encore, une édition s'achève. Belle, intense, radieuse. On a déclamé avec Marchet, ri avec Fromet ; on a dansé avec Nkaké, gueulé avec Sansé ; on a swingé avec Caplan, voyagé avec Anne... Tout cela sous l'influence secrète de Babx, qui leur a déroulé le tapis rouge.

Et pourtant, on ne peut s'empêcher de penser, une fois le dernier rideau tombé et les chaises rangées : que nous restera-t-il ? Deux, trois photos, d'accord, un gobelet, encore, quelques papiers, et puis ? Le temps s'écoulera, il emportera bon nombre de nos souvenirs. Dans une semaine seulement, que restera-t-il dans les rues de Lignières ? La place d'Anne restera sans son ambassadeur, les ânes réinvestiront le Manège, la Halle redéviendra un lieu de commerce... Pour ce Lignières vidé de ces artistes, cela signifiera-t-il se taire à l'an ?

Pourtant, n'ayons crainte, laissons faire le temps. Car pour la chanteuse Isabelle Pierre comme pour nous, indiscutablement, « *Le temps est bon* »... Certains souvenirs s'effaceront, certes, quand quelques autres resteront. Mais l'essentiel, je crois, réside au-delà de ce qui perdurera dans notre mémoire. Le festival trentenaire est avant tout

celui du temps présent. Si, en effet, la nostalgie nous guette, c'est que pendant quelques jours, le temps implacable de l'horloge s'est comme altéré. Il a cessé de nous apparaître comme une succession de minutes et d'heures, pour se muer en une révolution de soupirs et de croches, de rythmes et de sons. Et soudain, sans tenir compte du temps qui passait, nous n'étions plus sensibles qu'à la qualité de l'air, celui propre à chaque chanson de chaque artiste. Mis bout à bout, ce sont bien tous ces airs qui façonnent notre temps. En ce sens, ce festival demeure avant tout un refuge de l'instant présent. Rien, ni personne, n'aura la possibilité de nous enlever le reflet ambre qui donnait un rayon de soleil à travers un demi commandé à l'entracte. Rien, ni personne, ne brisera les éclats de rire quelquefois incongrus, mais tant remplis de vie qui agrémentaient un spectacle. Rien, ni personne, n'étouffera les ondes positives talentueusement distillées par tous les chanteurs et musiciens, ondes directes et qui surent aller droit au cœur. Rien, ni personne, ne niera ce refuge du présent. Rien, ni personne !

Quant à nous, nous pourrions au moins dire que nous avons été présents.

Henry Hautavoine

HIER APRÈS-MIDI AUX BAINS-DOUCHES

JIL CAPLAN, L'AMOUR ZAZOU

Belle ambiance hier aux Bains-Douches autour de Jil Caplan.

Jil Caplan a voulu mettre le jazz manouche à l'honneur. Ce sont ses musiciens qui commencent à jouer avant qu'elle n'arrive, sou-

riante, bondissante, débordante d'envie. Une envie de partager les titres de son huitième album *Imparfait* sans résister au plaisir de faire réécouter ses succès avec de nouveaux arrangements.

Entre deux chansons d'amour et de suppliques pour savoir

« *Est-ce que tu m'aimes ?* », elle parle encore d'amour, de souffrances liées à l'amour, de « *Petite larme* » d'amour et de larme de colère d'amour. Elle parle aussi du temps qui passe. Dans un souffle, Jil Caplan demande que ce temps lui soit rendu. Pour recommencer, la première fois « *j'avais pas compris* ». « *Natalie Wood* » revient. « *Madeleine* » et ses lilas s'invitent. Naturellement, avec simplicité, Jil Caplan nous confie « *Tout c'est qui nous sépare* ».

Le public l'accompagne avec plaisir, des claps, des snaps. Les messieurs sont sollicités. C'est vrai, quoi : « *De quel amour sont faits les hommes ?* ». Les Bains-Douches ont soudain des allures de Caveau de la

Huchette. Du swing, de la gouaille, de la bonne humeur. Le temps passe vite. Jil Caplan a tant à partager. Et toujours en chérissant ses musiciens. Des mots tendres pour chacun d'eux : Mathieu Chatelain (guitare), Lambert Boudier (batterie), Laurent Delavau (contrebasse). Et bien entendu, ses complices dans l'écriture et la composition : Jean-Christophe Urbain (guitare) et Romane, guitariste virtuose, héritière de Django Reinhardt. Une dernière folle cavalcade avec « *Nos chevaux sauvages* » et voilà Jil Caplan cheveux détachés et cravate déposée. C'est tellement bon de revenir. « *C'était un jour de grand mistral* »... gagnant.

Francine Moronvalle



Cathy Beauvallet

HIER APRÈS-MIDI AUX BAINS-DOUCHES

NICOLAS JULES : DIABLEMENT BON !

Il était assez tôt dans la soirée quand, de là-haut, j'ai aperçu une masse de personnes dans les rues de ce minuscule bled d'un coin paumé de la France.

C'est pas vraiment mon heure, d'habitude je sors plutôt la nuit, mais ça m'a intrigué alors, j'ai volé vers eux. Je me suis caché derrière la vitrine d'une pharmacie et je les ai regardés rentrer dans cette salle à la devanture vitrée et criblée de noms. Certains me rappellent quelque chose : Allain Leprest, Mano Solo, Jacques Debronckart, Maurice Fanon... mais ceux-là ne crèchent pas chez moi. L'autre les a choisis quand ils ont dépassé. En général, il me laisse que ceux qui ont fait de la taule, et c'est loin d'améliorer le bordel qu'il y a dans ma piaule.

Je me suis faufilé par la grille et j'ai atterri dans un endroit louche. C'était tout sombre, j'entendais un brouhaha qui venait de derrière un grand rideau : environ deux cents silhouettes à ma droite, assises dans des fauteuils rouges. Y'en avait plein qui lisaient une feuille de papier colorée en se marrant. Devant moi,

y'avait une scène, un peu en bazar.

Tout à coup, j'ai vu deux mecs arriver, des gros balèzes, y'en avait un, tétons à l'air sous son petit gilet, on voyait son torse et son ventre tout rond, il était chauve. On aurait dit qu'il venait de chez moi avec sa tête de bad boy. Il s'est assis derrière sa batterie. L'autre baraque a chopé un violoncelle. Là, un petit mec pas bien coiffé en blouson de cuir est arrivé avec un air nonchalant et a souhaité « bonne chance » aux gens des fauteuils qui le scrutaient. Le petit s'est approché du micro en fixant le public droit dans les yeux, et eux les avaient tout écarquillés. Il a pris une guitare électrique et s'est mis à chanter d'une voix grave et pénétrante. « C'était pas l'ambiance de fou » mais ça avait pourtant l'air de leur plaisir. Petit salut (ir)révérencieux. Il s'est mis à leur chanter l'amour, il a envahi leurs âmes avec sa poésie. Encore ce petit salut, peut-être un rituel envoûtant. Et puis il a parlé de ma musique : le rock'n'roll, avant que le batteur chauve Roland Bourbon ne se mette à



Un faon, deux marcessins : harde rock !

bénir la chanson prochaine en latin. Là, j'ai eu mal. Très mal. Mais comme « la nuit était douce comme [ma] queue rousse (...) au sortir du bain », ça m'a détendu. Après ça, le poète s'est mis à se foutre des gens des fauteuils en les traitant d'« habitants de Lignièrès de base » et ça les a fait rire. Je commençais à voir clair dans son jeu. Il les électrisait de son aura mystique, ces gens des fauteuils. Il s'est remis à chanter l'amour, il disait qu'il ne chantait que ça, et je crois qu'ils étaient tous séduits.

Moi, je me disais plutôt que ce mec était complètement allumé, surtout quand il a arrosé les gens du public. Clément Petit, le mec au violoncelle, m'a craché dessus, et Roland Bourbon, pas mieux, s'arrachait les poils du torse puis les jetait en offrande. L'apocalypse est arrivée sous la forme d'un « Faon ». Et quels faons ! Hier, Nicolas Jules a perverti deux cents âmes. J'étais à la fois fasciné, et peut-être un peu jaloux. Maudit soit ce malin ébouriffé !

Violette Dubreuil

HIER SOIR AU COMMERCE

ET MANU LANVIN SURVINT

Le Commerce a vibré hier soir aux sons endiablés de Manu Lanvin and the Devil Blues.

Manu est attendu. « Ce soir je veux voir Manu Lanvin ». « Moi c'est sûr, je vais au Commerce » peut-on entendre dans les travées du festival. 23h30, la salle est comble, tout le monde l'attend. Les conditions sont réunies pour poursuivre la soirée Rock & Blues entamée un peu plus tôt avec Sanseverino. Le trio arrive sur scène avec Jimmi Montout à la batterie et Nicolas Bellanger à la basse. Les premières notes retentissent et mettent tout le monde d'accord. Le Commerce plonge dans la planète blues. Le bar se transforme en pub. Et c'est parti pour deux heures de rock'n'blues musclé. Les morceaux d'une qualité im-

peccable s'enchaînent avec une énergie rare (« Red House » d'Hendrix, « Donne-moi la fièvre », « All Night Long »). Manu Lanvin en véritable guitar hero mouille la chemise, n'hésite pas à haranguer, à venir dans la foule avec sa guitare survoltée. Les Devil Blues ne sont pas en reste

pour distribuer les décibels. Le public est au diapason de ces trois précheurs de sons. Ça dépoté et c'est tout ce qu'on aime, et surtout les filles apparemment. Le Commerce, the place to be. « Fin de l'histoire. »

Pascal Miara



Blues Berry

CET APRÈS-MIDI AUX BAINS-DOUCHES

AUTOUR DE MAGYD



Les 5 premières minutes aux Bains-Douches

L'ex-membre du groupe Zebda, également auteur de *Ma part de Gaulois*, poursuit aujourd'hui sa carrière en solo avec son dernier album, *Catégorie Reine*. Une manière de revenir aux origines...

À 55 ans, le regard de Magyd Cherfi se teinte d'un soupçon de nostalgie lorsqu'il se retourne vers son enfance. Celle d'un môme d'une cité toulousaine, bercé par les mélodies kabyles de ses parents ; un marmot qui a tôt compris que la vie n'était pas si facile, et qui rêvait déjà

à des lendemains meilleurs. Le chanteur a puisé du fond de sa mémoire des fragments dans sa propre vie, comme on extrait des pierres brutes du fond des mines. Un minutieux travail de polissage alors s'est opéré. Son talent d'écrivain et son imagination ont incisé, précisé le contour de ses souvenirs pour finalement offrir, véritables productions artistiques, des bijoux de chansons. Mais poli, Magyd n'a pas toujours envie de l'être : ses textes gardent aussi le goût de l'amertume et de la frustration, de la colère même parfois, qui rappellent la vive

jeunesse de Zebda. Ici c'est un père à qui on dit « Tu », pourtant sommé de dire « vous ». Là c'est un hommage à « eux », ceux qu'on montrait du doigt, à qui on évitait d'adresser la parole, et avec qui le chanteur a profondément envie de dire « nous ». Il y a chez Magyd Cherfi un engagement chargé d'intimes convictions qui s'exprime à travers son histoire personnelle, par des mots qu'il fait siens, jetés comme un vaste pont sur la mer Méditerranée. La musique donne savamment vie aux textes, grâce à Samir Laroche au piano, Étienne Choquet à la guitare, Pascal Celma à la basse et Fabien Tournier à la batterie. Elle est aussi pour l'artiste un moyen de rapprocher les hommes, de nous rappeler notre part de commun au-delà de nos différences. Face au public ligniérois, l'occasion est belle de faire dialoguer les accents berrichon et berbère, et ainsi (pourquoi pas ?) de faire naître un nouvel idiome, improbable. Comme dit si bien l'artiste : « *Inch'allah peut-être...* ». C'est tout ce que l'on souhaite !

Henry Hautavoine

CE MATIN SOUS LA HALLE

ZORÉOLÉS DE SUCCÈS

Duo aux douces saveurs des îles, Bonbon Vodou a atterri en fin de matinée, avec dans les valises ses rythmes chaloupés.

Vent de chaleur sous la Halle ! Le fond de l'air semblait pourtant un peu frais ce matin. C'était sans compter sur Oriane Lacaille et JereM, qui ont réchauffé l'atmosphère dès le premier morceau. Leurs déambulations au plus près du public ont habillé leurs mélodies venues de si loin, influencées notamment par la musique maloya (venue de La Réunion). Bien que métropolitains, ces deux artistes ont résolument une part de vaudou : il suffit qu'ils se saisissent d'une boîte de conserve pour que l'on entende le bruit de nos pas sur le sable ; un cistre et une four-

chette aussitôt crée une rythmique qui invite à la danse. Leur musique cultive le délice de la surprise, pareille à ses interprètes : le groupe aime le hasard des rencontres. Comme celle, tout à fait fortuite, avec Éric Tournier. Atteint de la maladie de Parkinson, cet artiste peintre pédalait chaque jour plusieurs heures sur sa machine d'intérieur, afin d'enrayer le processus, de faire dérailler la fonte de ses muscles. Lorsqu'il s'est lancé le défi de réaliser l'équivalent d'un tour du monde assis sur sa selle (40 000 km !), il a fortuitement découvert « *Le tour du monde en vélo d'appartement* » de Bonbon Vodou. Et s'y est tellement reconnu qu'il a souhaité le rencontrer ! Depuis, le groupe soutient indéfectiblement le cycliste, à tel point qu'ils ont



Boîtes à rythmes

lancé un « pédalage participatif » pour aider Eric dans son projet, ainsi qu'un site, où ils retracent l'avancée de cette aventure pas comme les autres. Un vélo placé sur scène invitait justement les cyclistes amateurs à faire grimper le compteur. À la fin du specta-

cle, nous nous sommes séparés à contrecœur, tant le duo aurait voulu nous emmener chez eux. Rassurez-vous, Bonbon Vodou, nous avons déjà fait un beau voyage ensemble !

Henry Hautavoine

CET APRÈS-MIDI À LA HALLE

MALOYA FOREVER

Le groupe réunionnais Grèn Sémé, né il y a 12 ans, débarque ce jour à Lignièrès pour un dépaysement poétique haut en couleur, avec le maloya en toile de fond.

Le maloya est le blues traditionnel africain héritier des pratiques musicales amenées dans l'île, notamment par les esclaves. Grèn Sémé en revendique une version contemporaine. Une version hors norme avec un pied ancré dans la tradition, et l'autre qui exploite de nouveaux horizons, en le remaniant, en jouant avec les textures, en

trafiquant les sons. Carlo De Sacco, leader de Grèn Sémé, est tombé amoureux du maloya sur le tard, en écoutant notamment Danyel Waro, l'un de ses piliers. Cette musique est pour lui bien plus qu'une tradition, c'est l'identité même de La Réunion, sa culture. Coup de cœur de l'Académie Charles Cros en 2017, Grèn Sémé symbolise ce courant neuf, écorché et enragé, sans renier ses racines. À travers ses rythmes chaloupés et festifs aux sonorités chaudes, sa musique exprime aussi bien la douleur et la joie, la révolte et



Grèn Sémé juste avant leur concert

la douceur, la souffrance et la sensibilité. Le groupe vient nous présenter, entre autres, les chansons de son second album *Hors-sal*

sorti en 2016, avec des textes engagés qui portent haut les valeurs de partage et d'intelligence collective.

Pascal Miara

L'Air libre

Cette année, Report'Air donne la parole aux artistes présents sur le festival, et soutenus par les Bains-Douches. Une tribune libre en partage pour évoquer L'Air du Temps...



LE FESTIVAL VU PAR L'AFFAIRE CAPUCINE

Depuis le début du festival, vous avez pu croiser – au hasard des grands boulevards ligniérois – Aurélie Laurence et Franck Dunas. Ils sont les deux protagonistes de l'Affaire Capucine, ce trio tourangeau à l'univers onirique qui conte des histoires aux personnages attachants. Après leur album *Le Cercle*, ils préparent actuellement un nouveau bijou à paraître pour février 2019. Pour nous, Aurélie Laurence, la chanteuse, a saisi sa plume.

C'est quoi le goût de L'Air du Temps ?
Probablement celui du cœur
Celui des ballades en chantant
De la musique et du bonheur

C'est comme une famille retrouvée
Un endroit où il fait bon vivre
Ou comme un rêve imaginé
Que chaque année je viens poursuivre

Oubliez les yeux fatigués
Dessous les lunettes de soleil
Masquant les quelques tronches en biais
Laisées des folies de la veille

Emportez tous vos sourires
Et amenez vous belles pensées
Tricotez-vous de beaux souvenirs
Et n'oubliez pas de rêver

FESTIVAL ORGANISÉ PAR

LES PRINCIPAUX PARTENAIRES DE L'AIR DU TEMPS

Conception graphique : Le Centre de la Presse 18170 Maisonnais.
Téléphone : 06.21.09.38.28. contact@lecentredelapresse.com
Participent à REPORT'AIR :
Cathy Beauvallet, Virginie Canon, Violette Dubreuil, Marylène Eyrier, Henry Hautavoine, Pascal Miara, Francine Moronvalle, Thibaud Moronvalle, Pascal Roblin, Frédéric Sallé.